

# LE CADEAU DE NOËL

HISTOIRE D'UNE INVENTION

Martyne Perrot



autrement

Extrait de la publication

Collection « Leçons de choses »

**Une histoire vivante, dont les objets  
sont les personnages inattendus.**



## LE CADEAU DE NOËL

Dès la Rome antique, les hommes célébraient Strenia, déesse de la santé. Cette fête, accompagnée de dons alimentaires, symbolisait l'abondance au cœur de l'hiver. Voilà d'où viennent nos étrennes et l'orange de nos grands-parents !

Au fil des siècles, les cadeaux de Noël, récompenses des enfants sages, se parent de magie : ne tombent-ils pas du ciel ? Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ils « s'inventent » dans leur forme actuelle. C'est l'avènement des grands magasins, la naissance du père Noël et d'une tradition devenue sacrée : la fête familiale.

Des fruits secs aux best-sellers de l'année, en passant par le ramasse-miettes, en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle, ou les éternels poupées et tambours, ces objets nous content une autre histoire des sociétés occidentales.

Une étonnante histoire, entre rêve et marchandisation.

Sociologue et ethnologue, Martyne Perrot a notamment publié *Faire ses courses* (2009) et *Faut-il croire au Père Noël ?* (2010).

Illustrations de couverture : Laurent Rivelaygue  
Imprimé et broché en Italie.

Retrouvez toute notre actualité sur

**[www.autrement.com](http://www.autrement.com)**

et rejoignez-nous sur **Facebook**

Extrait de la publication

# Le cadeau de Noël

## Leçons de choses

Une collection dirigée par Christophe Granger

Les objets sont le lieu d'une mémoire silencieuse. Compagnons de vie, personnages inanimés des histoires de famille, marqueurs des appartenances sociales, ils portent sans le dire la trace du temps, des goûts et des humeurs dont est fait le tissu de nos existences. À qui veut bien poser sur eux un regard désaccoutumé, ils forment ainsi l'archive vivante de nos musées imaginaires. Des jouets de l'enfance aux *sex toys*, du bibelot empoussiéré à l'étoile jaune de Vichy, tous racontent une histoire individuelle et collective à la fois, une histoire de la vie quotidienne et des faits de société. L'apparition d'un objet, ses détournements, ses redécouvertes ou encore les modalités de son obsolescence (où sont passés les chapeaux d'antan ?) trahissent des bouleversements historiques d'envergure.

C'est toute l'ambition de cette collection que de proposer, sur les traces de cet « infra-ordinaire » qui ravissait Perec, un voyage au pays des objets.

*Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Chloé Pathé.*

© Éditions Autrement, Paris, 2013.

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

Martyne Perrot

# Le cadeau de Noël

Histoire d'une invention

Éditions Autrement – Collection **Leçons de choses**

Extrait de la publication



*À Charlotte, Robin, Arthur*





« N'ironisons donc pas sur cette grande foire annuelle où les fleurs, les bonbons, les cravates et les cartons illustrés ne font guère que changer de main ; car, à cette occasion et par ces humbles moyens, la société tout entière prend conscience de sa nature : la mutualité. »

Claude Lévi-Strauss, 1955<sup>1</sup>.

## Lever de rideau

Le cadeau de Noël « s'invente » au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il prend corps à cette période précise où l'industrie naissante laisse les enfants pauvres dans les rues et confine les plus riches dans des appartements cossus, truffés d'objets et boursoufflés de tentures.

Récente, en apparence, cette histoire s'enracine pourtant dans un récit très ancien. Celui de la période royale de la Rome antique. C'est là que s'origine le mot d'« étrennes », les *strenae* en latin, cette fête du Nouvel An, qui se déroulait aux calendes de janvier, en lien avec la déesse de la santé : Strenia. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ce vieux terme d'« étrennes » est omniprésent ; il cohabite avec celui de « cadeaux de Noël », avant que la suprématie de ces derniers ne s'impose dès la fin du siècle. Mais leur histoire recèle des étonnements bien plus grands. Car ils ont, en leur tréfonds, une particularité peu commune dans le monde des objets : ils tombent du ciel ! Et cette origine surnaturelle est d'importance. Elle renvoie à un monde légendaire, celui où, dans ce qui est aussi la dangereuse période du solstice

d'hiver, les enfants étaient menacés symboliquement, comme l'attestent le folklore et les croyances populaires. Tapi dans la grande nuit occidentale, le danger était parfois incarné par les donateurs eux-mêmes, dont la longue cohorte prend naissance dans la mythologie européenne et l'histoire de quelques saints chrétiens. Puis vint l'âge du Père Noël, le distributeur jovial, généreux et inconditionnel que l'on connaît aujourd'hui, et dont la physionomie est demeurée inchangée depuis les années 1950.

Fait remarquable, la dimension magique et parfois inquiétante de ces cadeaux n'a pas découragé « les nouvelles cathédrales du commerce » que sont les grands magasins. Bien au contraire. Dès leur création au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, en Allemagne, en France et en Amérique du Nord, ils en ont fait un argument de vente, accordant subtilement sentimentalisme et consommation.

Ce passage des étrennes au cadeau de Noël s'est appuyé sur un autre phénomène social concomitant. Celui de l'essor de la bourgeoisie qui, triomphante en ce siècle, a fait de Noël l'un des grands rassemblements annuels de la famille, déguisant peu à peu la fête religieuse en célébration profane. Et le basculement est considérable : alors que l'attachement aux enfants prenait une vigueur nouvelle et que leur éducation devenait un souci collectif majeur, le cadeau de Noël prenait l'allure d'une sorte d'offrande chargée de sentiments et de vertus morales. Dans cette métamorphose de la fête, le rôle d'écrivains comme Charles Dickens et

E.T.A. Hoffmann a été fondamental. Passeurs et interprètes de génie, ils ont contribué à forger cet « esprit de Noël », plein d'empathie et de solidarité, dont chaque année, chacun craint qu'il ne s'évanouisse au moment où s'enlèvent guirlandes et sapins. Ils ont aussi œuvré, et ils continuent de le faire, à créer pour des générations d'enfants une saison de tous les enchantements.

Les adultes eux-mêmes ne sont pas en reste. Selon des règles implicites, jamais édictées, ils offrent des cadeaux et ont même fini par en recevoir, assurant, à travers cette décisive opération symbolique parfois comparée à celle du *potlatch* – dont Marcel Mauss a jadis mis en évidence les mécanismes régulateurs – un immense travail de tissage, d'entretien et de restauration des liens familiaux. Rien d'étonnant, alors, à ce que le choix, l'achat puis le don, savamment théâtralisé, préparé et mis en scène, de ces petits ou grands objets forment le cœur de l'un des rites collectifs les mieux respectés de nos sociétés contemporaines. Pétri d'histoires et de légendes, lieu de négoce et de grands sentiments, il ne cesse aussi de se réinventer. Aujourd'hui, ainsi, de nouvelles formes d'échanges apparaissent où le cadeau se dématérialise sur Internet et grâce auquel le destinataire peut devenir le revendeur anonyme de ce qui lui a été offert.

Mais ceci est une autre histoire...



« Le peuple menu des choses gracieuses règne  
en cette saison de l'année, occupe toutes nos pensées,  
tient notre attention, agite nos cœurs. »

Guy de Maupassant,

« Les Cadeaux », *Le Gaulois*, 7 janvier 1881

« Paris scintille comme un décor vivant, le jeudi,  
il y a tant de monde autour des magasins qu'il faut faire  
la queue entre les longues barrières de bois.  
Là s'écrasent des papas qui portent leurs filles sur les épaules,  
des grands-mères qui accompagnent leurs petits-enfants  
avec le cabas du goûter, des mamans  
qui poussent courageusement la voiture du dernier. »

*L'Illustration*, Noël 1937

## Une création marchande

Les étrennes, dont l'attrait commercial est attesté depuis l'Ancien Régime, connurent un développement croissant tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Toutefois, les cadeaux de Noël et le rituel des courses dans les grands magasins prennent le pas sur ces présents-là, déplaçant, du Jour de l'an à Noël, l'un des grands repères calendaires de l'année. Cet effacement progressif des étrennes a deux conséquences importantes. D'une part, il précise la fonction des *étrennes*, traditionnellement offertes aux domestiques et aux professions dites « subalternes », dans les familles aristocratiques et bourgeoises – et dont l'usage s'est aujourd'hui généralisé auprès du facteur, du concierge ou des pompiers. Et, d'autre part,

il permet de distinguer clairement les étrennes des cadeaux de Noël, échangés dans l'intimité de familles réunies, pour l'occasion, autour de l'enfant qui devient ainsi le « héros » de la fête.

### **De la bimbéloterie au grand magasin**

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs sortes de commerces s'offrent à l'achat des étrennes. Mais les boutiques de bimbéloterie demeurent le lieu de prédilection. Elles viennent au secours de tous ceux qui cherchent des idées de cadeaux. « La bimbéloterie, explique ainsi l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, est la providence des étrennes et cette foule d'objets qu'elle vend chaque année à si bas prix produit des millions. [...] Il est impossible de définir le commerce de la bimbéloterie, cependant il est immense, il est encyclopédique<sup>2</sup>. »

Dans ces boutiques, deux sortes de « bimbélots » pour enfants sont proposées : les uns sont des jouets fondus en étain ou en plomb, *ménages d'enfants* et *soldats de plomb*. Les autres, en bois, sont des meubles miniatures : armoires, tables, chaises. Se vendent aussi des poupées, des polichinelles et des pantins en carton ou en chiffon. À côté de ces jouets existent, pour les adultes, des objets de tableterie, tels que damiers, échiquiers, figurines, etc., qui sont très recherchés<sup>3</sup>.

Mais ces échoppes n'épuisent pas le commerce des étrennes. Dès le début du mois de décembre, sur les boulevards parisiens comme dans les villages alentour, on voyait aussi fleurir des petits étals, des baraques en plein vent, celles-là mêmes que le Jean Valjean de

Victor Hugo découvre, à son grand étonnement, derrière l'église de Montfermeil, situé à quinze kilomètres à l'est de la capitale :

- « Ils atteignirent le village ; Cosette guida l'étranger dans les rues. Ils passèrent devant la boulangerie, mais Cosette ne songea pas au pain qu'elle devait rapporter. [...] Quand ils eurent laissé l'église derrière eux, l'homme, voyant toutes ces boutiques en plein vent, demanda à Cosette :
- C'est donc la foire ici ?
  - Non, monsieur, c'est Noël ! »

En 1862, lorsque Hugo publie *Les Misérables*, les réclames pour les étrennes sont monnaie courante. La plupart des almanachs et des journaux affichent les leurs en décembre. Écrit vingt ans plus tôt (entre 1843 et 1847), le roman, à travers cette scène d'anthologie, évoque pourtant déjà Noël. C'est derrière la vitrine d'une de ces bimbeloterie, on s'en souvient, que Cosette découvre, sur le chemin du retour, « la merveilleuse poupée à laquelle elle ne put s'empêcher de jeter un regard ».

« La dernière de ces baraques, établie précisément en face de la porte des Thénardier, était une boutique de bimbeloterie, toute reluisante de clinquants, de verroteries et de choses magnifiques en fer-blanc. Au premier rang, et en avant, le marchand avait placé, sur un fond de serviettes blanches, une immense poupée haute de près de deux pieds qui était vêtue d'une robe de crêpe rose avec des épis d'or sur la tête et qui avait de vrais cheveux et des yeux en émail. Tout le jour, cette merveille avait été étalée,

à l'ébahissement des passants de moins de dix ans, sans qu'il se fût trouvé à Montfermeil une mère assez riche, ou assez prodigue, pour la donner à son enfant. »

À Paris, du 15 décembre au 15 janvier, on pouvait aussi aller acheter des soldats de plomb et des polichinelles sur le Pont-Neuf, qui, de 1815 à 1835, était devenu le centre d'une véritable foire aux jouets. Édouard Fournier, dans son *Histoire du Pont-Neuf* (1862), décrit l'ambiance qui pouvait y régner.

« Pendant longtemps encore durant et après la Restauration, il [le Pont-Neuf] put se donner, à l'époque du Jour de l'an, la gaieté de cette jolie foire aux jouets qui du 15 décembre au 15 janvier se tenait sur son terre-plein, tout à l'entour de la nouvelle statue d'Henri IV. C'était un plaisir de voir l'image du bon Roi se faire pour ainsi dire accueillante et souriante à l'affluence enfantine [...]. Depuis tantôt 25 ans, par malheur, les marchands de jouets ont cessé de venir au Pont-Neuf. Plus de joujoux, plus de bambins, plus de gaieté<sup>4</sup>. »

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sur les trottoirs de la capitale, on peut toujours choisir ses étrennes dans les petites baraques qui s'y installent tous les ans, à la même époque. En 1880, un arrêté du préfet de police de la Seine, Lépine, permet même aux familles « nécessiteuses », et particulièrement aux ouvriers, d'y vendre des objets provenant de leur travail. Sous le titre « Les baraques du Jour de l'an », *Le Figaro* y consacre un article au Noël 1900.



« Elles sont revenues depuis plusieurs jours déjà sur nos boulevards, lit-on, mais c'est hier seulement que la plupart d'entre elles se sont ouvertes, les petites baraques de Noël et du Jour de l'an, pimpantes et gaies, avec leur coloration grise rehaussée d'un large filet bleu, qui transforment tous les ans, pendant une bonne quinzaine, la physionomie ordinaire de plusieurs quartiers de Paris<sup>5</sup>. »

Puis le journaliste énumère les jouets de toutes sortes, inspirés, cette année-là, par l'Exposition universelle, tel ce jeu de patience représentant : « Le champ de Mars, le Trocadéro et même la tour Eiffel, mais aussi la pagode cambodgienne et le Kremlin, on y découvre naturellement ces camps *boers* très nombreux, de toutes tailles et à tous prix. »

En ce tout début du xx<sup>e</sup> siècle, confirme un article paru dans *La Croix*, Noël et Jour de l'an sont déjà associés.

« Les petites baraques des boulevards, messagères de Noël et du Premier de l'an, se sont ouvertes le soir du réveillon par un temps glacial et pluvieux. Et cependant l'affluence a été telle sur les boulevards que la circulation devenait presque impossible. Hier, grâce à un pâle soleil, les baraques ont été prises d'assaut par les enfants et leurs parents<sup>6</sup>. »

Ces petites bimbéloteries de plein air sont ainsi souvent l'objet de reportages. Elles marquent la ville de leur empreinte éphémère, lui donnent des allures de

fin d'année et l'animent d'une ambiance festive et bon enfant. Il n'est pas rare que la presse se livre à l'inventaire minutieux de ces cavernes d'Ali Baba et de leur contenu. En 1920, à suivre *L'Événement*, ceux qui flânaient de la Bastille à la Madeleine s'offraient un spectacle saisissant.

« Les enseignes sont ronflantes et affirment presque toutes une idée de royauté. Roi du cirage, Roi des jouets mécaniques trônent en plein air... Lapin sauteur, ours qui joue des cymbales, la cuisine de Madelon et les modernes poupées au crâne chauve, au ventre piriforme et aux yeux exagérément ronds... Boules puantes, poudre à éternuer... On contente bébé, on se soumet à tous ses caprices, car Noël est avant tout la fête des petits, la fête de leurs illusions et de leurs premiers rêves... Les regards émerveillés des gosses embrassent avec frénésie les vitrines illuminées<sup>7</sup>. »

Pour les plus nantis, les étrennes s'achètent également dans les *magasins de nouveautés*. Apparus sous la Restauration et réputés pour leurs « articles de fantaisie », ces derniers, sous l'Empire surtout, s'attirent une importante clientèle aristocratique et bourgeoise. Parmi les plus célèbres, à Paris, figure la maison Alphonse Giroux, située alors rue du Coq-Saint-Honoré<sup>8</sup>. Spécialisée dans la fabrication « d'objets raffinés pour cadeaux », cette maison publia en 1827 un premier *Catalogue de l'exposition d'une variété d'objets utiles et agréables offerts pour les étrennes*. Non loin de là, au 33 rue du Bac, Le Petit Saint-Thomas était lui aussi fort fréquenté. Cette

saison était déjà le théâtre d'un phénomène que l'on aurait tort de croire récent. La foule, nous dit en 1854 un observateur averti et ironique, se précipitait littéralement pour faire ses achats de fin d'année.

« Nous touchons aux étrennes, j'en atteste le sourire de mon portier, l'empressement du facteur, et les insinuations de mon barbier, les voitures prennent déjà la file devant tous les magasins en vogue [...] au milieu de tous les mensonges des derniers jours de l'année expirante et les jours de l'année naissante. Il y a toutefois une joie pure, naïve et communicative, c'est celle de ces charmants enfants si heureux de leurs tambours, de leurs poupées. Embrassons et comblons ces petits êtres qui nous consolent de leurs pères et surtout de leurs terribles mères cotées dans vos obligations à la boîte [de chocolat] de 40 francs<sup>9</sup>. »

Les articles proposés à ces « mères », raillées par le journaliste, nous renseignent sur les tendances générales de l'époque. Ce sont celles de la bourgeoisie découvrant les plaisirs de la vie privée en se distinguant « à la fois des modèles aristocratiques et des comportements populaires<sup>10</sup> ». Dans sa belle histoire de la culture matérielle de la bourgeoisie parisienne, Manuel Charpy fait l'inventaire précis des bibelots qui furent des étrennes à la mode. Ainsi en est-il des thermomètres de salon, des poupées hygrométriques ou poupées thermomètres qui rencontrèrent, écrit-il, « un certain succès à partir des années 1860 et que l'on pouvait acheter chez Tahan, Giroux et Boissier<sup>11</sup> ». Tombée en désuétude et devenue objet décoratif, la lampe Carcel à huile et à pompe

est également prisée comme cadeau de fin d'année. Le plumeau et le ramasse-miettes, qui « manifestent aux visiteurs l'attention portée aux choses<sup>12</sup> », ainsi que les albums de photographies à fermoir en bronze ou argenté, qui protègent la mémoire familiale, le sont également. En velours, en argent, en écaille, « ils tâchent de faire oublier le caractère industriel de la photographie et deviennent vite des objets d'étrences recherchés<sup>13</sup> ». Incontournables, les montres sont aussi offertes à l'enfant, que l'on invite ainsi « à maîtriser son temps ». À cette époque, où la mode des fossiles bat son plein, « pas un intérieur sans trilobites, pas de coquilles fossiles qui ne soient montées sur un support généralement en bronze ou en argent, pas de fougères fossiles présentées sur leur socle en chêne [...]. Objets pédagogiques qui invitent à la rêverie, ils deviennent le cadeau d'étrences idéal pour adolescents<sup>14</sup> ».

Pour de « rares privilégiés », la reproduction en terre cuite de bronzes antiques des musées étrangers ; des bustes, des bas-reliefs, des vases, amphores, statuettes, coupes, sont mentionnés comme « cadeaux du meilleur goût pour étrennes ». Les magasins de nouveautés commercialisent également les boîtes à musique (chez Tahan ou chez Giroux), « tantôt clairement destinées aux enfants, tantôt aux adultes et en particulier aux femmes<sup>15</sup> ». Enfin, relève Manuel Charpy, dans cette liste hétéroclite, « les lorgnettes de théâtre sont présentes dans tous les inventaires et dans tous les catalogues des grands magasins<sup>16</sup> ».

Achévé d'imprimer en juillet 2013  
par Grafica Veneta, Italie,  
pour le compte des Éditions Autrement,  
77 rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.  
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.  
N° d'édition : L.69EHAN000869.N001. ISBN : 978-2-7467-3741-9.  
ISSN : 0753-3454  
Dépôt légal : septembre 2013.  
Imprimé et broché en Italie.

